

Venant de parler à plusieurs hommes revenus de l'Amérique Centrale, il se demande s'il ne devait pas risquer d'y aller : on pourrait en revenir riche pourvu que l'on supportât pendant deux ans le mauvais climat. «Je ne sais pas s'il y aurait grand mal de laisser mes os là ou ailleurs.»

En septembre 1864 il lui arriva un malheur avec un petit cheval sauvage qu'il venait de monter. Comme la bête n'obéissait pas il voulait la corriger, mais il fut mordu à la jambe et à la main droite.

Peu après il eut l'occasion de participer avec deux autres chasseurs à une expédition de cabotage sur les bords du Pacifique.

«J'ai chassé jour et nuit. Je me suis donné trop de mal, mais je voulais gagner de l'argent à tout prix.» Effectivement le butin fut énorme. Mais la barque fit naufrage et si l'on sauva tous les hommes on leur vola 50 peaux. A force d'être mouillé Gustave Metz fut affligé de rhumatismes et eut les yeux tellement enflammés qu'il ne voyait presque plus. Rentré au printemps de 1865 à Sacramento, il resta plus de deux mois à ne rien faire, des fois incapable de bouger.

Dans sa dernière lettre d'Amérique, datée du 16. 7. 1865, Gustave Metz fait d'amères réflexions sur son éducation «qui ne lui a pas encore servi pour 10 dollars. Si j'avais appris un bon état (lisez métier) au lieu du latin et du grec, je pourrais gagner 75 piastres par mois. Heureusement pour moi d'avoir appris bien à soigner et à conduire les chevaux sans quoi je me trouverais comme 400 autres sans ouvrage dans les rues de Sacramento. Si je n'avais pas la tête si mauvaise je me ferais soldat pour aller au Mexique, mais tu sais bien qu'à l'âge que j'ai il est difficile de me faire plier, moi qui n'ai jamais su me soumettre tout à fait.»

Norbert Metz ayant sûrement jugé suffisantes, ces neuf années terribles passées par son fils à l'étranger, il ne s'opposera plus à son retour en Europe. Mais il ne le placera pas encore tout de suite dans une de ses usines.

Après un séjour de trois mois à Eich et un autre d'un mois passé en Angleterre auprès de sa cousine Léonie, épouse d'Edmond le Gallais, Gustave Metz resta encore quelque temps en ce pays, au service des frères Waring et sous la surveillance discrète d'Edmond Le Gallais dans la maison duquel il avait son couvert tous les dimanches. Voici comment Gustave Metz décrit son occupation, dans une lettre datée du 18. 3. 1866, de Warlingham Station sise sur le Surrey & Sussex Junction Railway :

«Toute la journée je suis à cheval et je rentre fatigué le soir. Il y a considérablement de responsabilité qui pèse sur moi et je crois que M. Le Gallais est satisfait de moi. J'achète tous des fourrages, je surveille tous les transports et quand je trouve un cheval qui me plaît, je l'achète. J'ai été envoyé dans différents comtés pour en acheter En somme je suis content de mon emploi et si j'étais bien logé je pourrais